

Alexander Mercouris : Un nouveau Poutine ? De la diplomatie à la guerre

Alexander Mercouris discute des changements au Kremlin alors que l'OTAN continue d'intensifier la guerre contre la Russie. The Duran : <https://www.youtube.com/@TheDuran> Alexander Mercouris : <https://www.youtube.com/@AlexMercouris> Suivez le Prof. Glenn Diesen : Substack : <https://glennDiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glennDiesen> Soutenez les recherches du Prof. Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glennDiesen> Buy me a Coffee : buymeacoffee.com/gdiesen Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du Prof. Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Ravi de vous retrouver. Aujourd'hui, nous avons le grand privilège d'accueillir Alexander Mercouris, le très populaire animateur de The Duran. C'est un plaisir de vous revoir.

#Alexander Mercouris

C'est un vrai plaisir de vous revoir, Glenn Diesen, et je suis très heureux d'être dans cette émission.

#Glenn

Eh bien, je voudrais vous parler aujourd'hui de la question de savoir si, oui ou non, on assiste à un nouveau Poutine dans cette guerre. Autrement dit, Poutine vient de prononcer un discours. Il a aussi donné une interview, et il reconnaît maintenant, apparemment, que l'Occident est derrière les attaques contre la Russie. Je pense que c'était un secret de Polichinelle, mais avec cet aveu, cela veut aussi dire qu'il subit une certaine pression pour agir. Il parle d'ailleurs beaucoup moins de diplomatie qu'il ne le faisait l'an dernier. À la place, on entend davantage parler de guerre et de victoire.

Il y a de nouveau des discussions, dans l'interview qu'il vient de donner, il a parlé de libérer le Donbass et la Novorossia. Et, vous savez, la Novorossia historique inclurait alors Odessa. Encore une fois, il n'a pas été très précis, mais il veut aussi créer une large zone tampon, en guise de punition pour ce que l'Ukraine a fait à Koursk. Cela veut dire non seulement une zone tampon le long de Kharkiv, Soumy, peut-être même Tchernihiv, mais en réalité, l'armée russe se rapproche assez sérieusement de Kharkiv et de Soumy. Donc, il pourrait y avoir la tentation de s'emparer de la deuxième plus grande ville d'Ukraine. Alors je me demande simplement... qu'est-ce qui se passe ? Est-ce qu'on a affaire à un nouveau Poutine ?

#Alexander Mercouris

C'est un nouveau Poutine. J'en parle depuis un certain temps déjà. Je pense qu'il y a eu un moment clé pour les Russes, qui s'est produit en décembre, quand il y a eu une attaque de drone contre la résidence de Poutine à Valdai. Je crois que beaucoup de gens en Russie, peut-être même Poutine lui-même, ont pensé qu'il s'agissait d'une tentative d'assassinat. Et une déclaration assez extraordinaire de Zelensky, juste avant l'attaque, a peut-être renforcé cette idée. Donc, à mon avis, ce qui s'est passé ensuite, c'est que Poutine est entré dans une période assez longue, qui a duré plusieurs semaines, où il a très peu parlé de l'Ukraine. Et ça m'a toujours fait penser qu'il y avait une sorte de débat interne en Russie, au sein même de la direction, sur la marche à suivre.

Et puis, bien sûr, ce qui s'est passé, c'est que l'Occident a intensifié les choses. Il y a eu cette escalade avec les attaques de drones, dans lesquelles il est clair qu'ils sont fortement impliqués — ces attaques de drones contre la Russie, mais aussi davantage de frappes de missiles contre des installations russes. Et tout cela s'est accompagné d'un discours général selon lequel l'initiative dans la guerre serait désormais du côté ukrainien. Je pense que cela a sans doute alimenté le débat qui existait déjà en Russie. Et ce débat, aujourd'hui, est clairement terminé. Poutine en est sorti, et c'est un Poutine différent. Ce n'est plus un Poutine qui parle de diplomatie, ni de négociations. Il est désormais entièrement concentré sur la victoire. En même temps, il cherche à stabiliser la situation intérieure en Russie même. C'est donc un Poutine bien plus dur que celui qu'on voyait l'an dernier.

#Glenn

Je pense qu'une partie de la raison pour laquelle il a choisi de changer un peu de posture, c'est évidemment la rhétorique des Européens. On a vraiment l'impression que les dirigeants européens se préparent à la guerre. Je dirais que Trump semble opérer un retour vers l'Ukraine, mais il paraît moins pressé d'aller vers une guerre directe, contrairement aux dirigeants européens. Comment évaluez-vous cet aspect de la situation, c'est-à-dire les Européens et le regain d'intérêt de Trump pour l'Ukraine ?

#Alexander Mercouris

Eh bien, je me suis rendu récemment en Russie. J'ai participé à une conférence à Skopje, et j'ai rencontré quelques personnes à Moscou. Ce qui m'a frappé, c'est le consensus très large que j'ai perçu. Pas seulement chez les gens du gouvernement ou proches du pouvoir, mais aussi chez les gens qu'on croise, ceux qui travaillent dans les usines. Et c'était la première fois que je rencontrais des ouvriers. Pour eux, cette guerre s'inscrit vraiment dans une logique Russie contre l'Occident. Et je pense que la rhétorique qu'on entend en Europe, selon laquelle l'Europe serait, en quelque sorte, au bord d'une guerre avec la Russie, s'est aussi transmise en Russie, jusqu'à Poutine lui-même. Il y a quelques jours, il a d'ailleurs déclaré que les Européens... enfin, je crois qu'il parlait en réalité de l'Occident.

Cela montre clairement que les Européens se préparent à la guerre contre la Russie, et que la Russie, elle, doit se préparer à la guerre contre l'Europe, contre l'Occident. Il a bien pris soin de préciser que la Russie ne cherche pas la guerre, qu'elle n'est pas agressive, mais qu'elle se défendra, et qu'elle dispose des moyens nécessaires pour le faire. Et bien sûr, tout cela se déroule en même temps que les attaques de drones contre la Russie. Tout ça a été, je pense, plus que suffisant pour convaincre la plupart des Russes que, quand les Européens parlent d'une guerre avec la Russie, eh bien, la Russie doit vraiment s'y préparer, parce que, d'une certaine manière, elle est déjà attaquée.

#Glenn

Quand je vois la retenue de Moscou, je ne sais jamais vraiment si c'est par crainte de déclencher une guerre mondiale, peut-être même nucléaire, avec les pays de l'OTAN, ou si c'est plutôt pour gagner du temps et se préparer. Parce que, quand on entend certains Européens parler très ouvertement, fixer des dates pour le début d'une guerre avec la Russie... Si je devais conseiller Moscou, je leur dirais de renforcer l'arsenal d'Oreshnik, de préparer beaucoup de munitions, pour que cette guerre ne se fasse pas selon les conditions de l'adversaire. En gros, frapper fort dès le départ, et ensuite proposer rapidement aux Européens de reculer, d'accepter une forme de paix. Mais encore une fois, je ne sais pas vraiment laquelle de ces deux options est la bonne. Peut-être un peu des deux, en réalité.

#Alexander Mercouris

Eh bien, ça pourrait très bien être les deux. Mais je pense que, dans l'ensemble, vous avez raison. J'ai l'impression que, de plus en plus, les Russes se rendent compte qu'ils ont affaire à un Occident qui n'a plus peur d'une guerre avec eux, et qui en parle sans arrêt. Je vis au Royaume-Uni, et la quantité de discours sur la guerre, ici, est tout simplement incroyable. Et l'absence d'opposition populaire à l'idée d'une guerre contre la Russie est, franchement, inquiétante. Autrefois, il y aurait eu beaucoup de résistance à cette idée, mais aujourd'hui, il y en a très peu, en réalité. Et je pense que les Russes en ont tiré leurs propres conclusions : la guerre pourrait bien arriver, et il est temps de s'y préparer.

Et bien sûr, il y a d'autres voix en Russie, des gens comme le professeur Karaganov, que vous connaissez évidemment et que vous avez déjà interviewé plusieurs fois. Il parle depuis un moment de la nécessité de rétablir, en Occident, ce sentiment de peur de la guerre, un sentiment qui, aujourd'hui, a complètement disparu. Je pense que, disons, il y a un an, il restait encore une voix isolée. Il parlait surtout en son nom propre. Mais j'ai l'impression que de plus en plus de gens en Russie commencent à l'écouter. Et quand je parle de gens en Russie, je veux dire des personnes au sein du pouvoir — vous savez, le Kremlin, le Conseil de sécurité, l'état-major — ou des gens qui ont accès aux décideurs, qui les conseillent, au gouvernement, au Kremlin, et dans tout cet environnement-là. Donc, on assiste à un net assombrissement de l'atmosphère, et, franchement, à une absence totale d'intérêt pour la diplomatie.

Dans cette interview que Poutine a donnée, celle que vous venez de mentionner, il a parlé des différentes initiatives diplomatiques qu'il vient de recevoir de l'Occident, et il les a complètement rejetées. Il a dit que tout ça ne valait rien, que c'étaient juste des manœuvres, pas de vraies tentatives pour faire avancer les choses vers une véritable solution négociée. Et il a aussi déclaré, pour la première fois, qu'il n'y avait eu aucun accord réel conclu avec les Américains à Anchorage. Et bien sûr, ce qui est important, c'est que si aucun accord n'a été trouvé à Anchorage, cela veut dire que tout ce que les Russes avaient accepté là-bas pour obtenir cet accord ne tient plus. Ils ne sont plus liés par ces engagements. Ils peuvent se retirer de toutes les concessions qu'ils avaient faites, puisque, au final, le processus d'Anchorage a échoué. Donc, une nette et profonde détérioration de l'atmosphère. Et je pense que c'est quelque chose qu'on ressent dans toute la société russe.

#Glenn

Eh bien, normalement, je suppose que la discussion porterait sur deux choses : comment rétablir la dissuasion, et aussi comment gagner la guerre. Parce que la Russie a deux options. Soit elle élimine l'Ukraine, et alors les Européens se retrouveront sans leur intermédiaire. Mais bien sûr, les Européens pourraient quand même entrer en guerre contre la Russie, une fois qu'ils seront un peu épuisés. L'autre possibilité, c'est que la Russie s'en prenne directement au marionnettiste, c'est-à-dire aux pays de l'OTAN. Mais il est logique, d'une certaine manière, de se concentrer sur l'Ukraine. En revanche, est-ce vraiment possible ? On a l'impression que vaincre l'Ukraine ne mettrait pas fin à cette guerre permanente. Je dis ça parce qu'il est difficile d'imaginer l'OTAN abandonner un allié aussi puissant, qu'elle est en train de construire.

Gardez à l'esprit qu'il y a eu beaucoup d'occasions de faire la paix. Au départ, les pays européens avaient accepté ce gouvernement d'unité en deux mille quatorze, quand Yanoukovitch a été déstabilisé. Ils ont ignoré cet accord et l'ont renversé à la place. Ensuite, il y a eu les accords de Minsk. Les Européens et les Américains avaient une chance de faire la paix. Ils n'ont pas voulu la saisir. Ils ont continué à développer l'Ukraine comme un instrument par procuration. En deux mille vingt et un, on avait des gens comme Kurt Volker, l'ancien ambassadeur américain auprès de l'OTAN, qui disait, en gros : on n'a pas besoin d'un accord de paix avec les Russes. Disons simplement... comment disait-il déjà ? « Un conflit, c'est une réussite », quelque chose dans ce genre.

Oui, en gros, l'idée, c'est de dire que la paix n'est pas dans notre intérêt. Et bien sûr, en deux mille vingt-deux, quand les Russes ont envahi, ils ont tout de suite contacté les Ukrainiens pour organiser les discussions d'Istanbul. Et encore une fois... avec le recul, pourquoi l'OTAN aurait-elle accepté que l'accord d'Istanbul aboutisse ? Ils ont passé des années à construire une armée ukrainienne par procuration, puissante, avec des centaines de milliers d'hommes. Pourquoi ne pas s'en servir pour affaiblir un rival stratégique ? La paix, dans ce contexte, n'a pas vraiment de sens. S'il y a la paix, cette armée ne sert plus à rien. Alors pourquoi ne pas... pourquoi ne pas faire saigner un peu les Russes, comme l'ont dit les Turcs, comme l'a dit Naftali Bennett, comme l'a dit l'ancien chef de l'armée allemande ?

Je veux dire, c'était un peu le consensus. Mais ce que je dis, c'est que même si l'Ukraine perd tout le Donbass, toute la Novorossia, voire Kiev, pourquoi les Européens voudraient-ils mettre fin à tout ça ? Pourquoi ne pas maintenir la résistance ukrainienne de l'Ouest en vie ? Parce que tant qu'ils contrôlent une partie du pays et une partie de la population, ils peuvent continuer à lancer des missiles sur la Russie, essayer de la frapper, de l'affaiblir. Ce que je veux dire, c'est qu'il ne semble pas que la Russie et l'Ukraine soient vraiment celles qui décident quand cette guerre se termine. L'OTAN, en grande partie, a déclenché cette guerre en deux mille quatorze, et on dirait qu'elle pourrait aussi décider de la façon dont elle se termine. Alors, comment la Russie peut-elle éviter une guerre sans fin ?

#Alexander Mercouris

Je pense que vous avez très bien résumé la situation. Et je crois aussi que vous avez évoqué le débat interne qui continue à Moscou. Aujourd'hui, ce débat n'est plus de savoir s'il est possible de négocier une issue à cette crise. La vraie question, c'est de savoir si la Russie peut rétablir la dissuasion vis-à-vis de l'Occident par une victoire en Ukraine. Autrement dit, est-ce que le simple fait de gagner en Ukraine suffira à restaurer la dissuasion dans les relations avec l'Ouest ? Je pense que c'est encore la position de Poutine. Mais on voit aussi émerger une ligne plus dure, qui dit qu'en réalité, pour rétablir la dissuasion, il faut aller plus loin. Il faut dépasser la victoire en Ukraine.

Il faut commencer à faire d'autres choses, ce qui, pour reprendre les mots du professeur Karaganov, finira par rétablir la peur en Occident. Parce que c'est seulement par ce moyen-là qu'on peut rétablir la dissuasion. Et je pense que ce débat est en cours. Je crois aussi qu'il y a un autre aspect, qui nous ramène directement à ce que vous venez de dire : cela va probablement changer la façon dont les Russes conçoivent la victoire en Ukraine. Ils sont aujourd'hui très, très proches d'atteindre leurs objectifs initiaux, du moins leurs objectifs territoriaux de départ. Je ne pense pas que quiconque ayant encore un minimum de lien avec la réalité doute qu'ils vont bientôt prendre le Donbass. Ça prendra sans doute encore quelques mois, mais on s'en approche clairement.

Il est probable qu'on finisse par constater la même chose pour les quatre autres régions — Zaporijjia, Kherson, et les autres. L'armée ukrainienne semble de plus en plus épuisée, et l'avancée russe paraît de plus en plus irrésistible. Mais la vraie question, ensuite, c'est : que fait-on une fois ces objectifs atteints ? Est-ce qu'on essaie de revenir à la table des négociations, de voir s'il est possible de conclure un accord à ce moment-là, d'amener l'Occident et l'Ukraine à accepter cette nouvelle réalité et à reconnaître un statut neutre pour l'Ukraine ? À Moscou, je pense qu'il y a de plus en plus de doutes sur la faisabilité de tout ça. Et dans ce cas, les Russes, sans doute à contrecœur au départ, pourraient estimer qu'ils n'ont pas vraiment d'autre choix que de pousser plus à l'ouest.

Et je pense que c'est quelque chose que, en Occident, nous n'avons pas vraiment compris. On part souvent du principe que, puisque les Russes ont mis autant de temps à en arriver là, ils n'auront ni l'

envie ni les moyens d'aller plus loin. Moi, je crois qu'ils n'ont peut-être pas l'envie, mais qu'ils peuvent avoir le sentiment d'en avoir l'obligation. Et je pense que, d'ici à ce que le Donbass, Zaporijjia, Kherson et le reste soient pris, l'armée ukrainienne elle-même, ainsi que l'économie du pays, seront tellement affaiblies que la suite de la guerre ne prendra sans doute pas autant de temps que certains l'imaginent. Mais en réalité, en adoptant une position aussi extrême, ce que nous faisons, c'est presque sceller le sort de l'Ukraine, la condamner, condamner son avenir en tant qu'État indépendant.

#Glenn

Oui, moi aussi, je vois souvent passer cet argument. Comment la Russie pourrait-elle prendre Odessa ? Regardez déjà combien de temps il leur a fallu pour prendre le Donbass. Mais comme vous l'avez dit, c'est une guerre d'usure. Quand on regarde la baisse des effectifs, des armes, du matériel, de l'économie, de la stabilité sociale, de la stabilité politique... tout ça, oui, les fortifications aussi — on peut mesurer ça sur beaucoup d'aspects, mais tous montrent que ça se dirige vers une fin. Et quand cette fin arrivera, les Ukrainiens ne pourront pas tenir la ligne comme ils l'ont fait pendant les quatre années précédentes.

Oui, je pense que c'est un peu ce discours rassurant que les gens en Occident se répètent pour continuer à croire à cette idée que « l'Ukraine est en train de gagner », une idée qui, apparemment, revient à la mode. Mais j'ai vu le président finlandais, Orpo, déclarer que, selon lui, les conditions restent les mêmes : l'Ukraine doit faire partie de l'OTAN. C'est une manière très européenne de faire semblant de soutenir l'Ukraine, tout en disant en réalité qu'il n'y aura pas de paix — parce que c'est bien ce que ça veut dire quand on exige l'adhésion à l'OTAN. Vous avez aussi dit que l'escalade de la guerre prendrait d'autres formes. On a d'ailleurs vu ce dont vous parliez : la montée d'une guerre plus sale, plus diffuse. Les Russes jouent maintenant un rôle plus important. Comment tout cela évolue-t-il ?

#Alexander Mercouris

Eh bien, je dois dire que la guerre sale, c'est quelque chose qui me met vraiment, vraiment mal à l'aise. Mais pour la première fois, à ma connaissance, dans ce conflit, les Russes ont reconnu avoir mené l'assassinat, quelque part et d'une manière qu'ils ne précisent pas, d'un responsable du renseignement militaire ukrainien. Donc, si les Russes l'ont fait une fois, rien ne dit qu'ils ne le referont pas. Et si on entre dans une logique de représailles, d'assassinats d'agents de renseignement des deux côtés, il y a toutes les raisons de craindre que ça ne s'étende au-delà des services de renseignement, que ça touche aussi des personnes du système politique. Or, les Ukrainiens, eux, n'ont jamais montré la moindre hésitation à ce sujet.

Jusqu'à présent, je pense que les Russes ont toujours, au moins en partie, espéré qu'ils finiraient par obtenir une issue négociée au conflit. Et pour ça, ils doivent garder en vie les personnes avec qui ils comptent négocier à la fin. Mais bien sûr, si ce calcul change, on pourrait voir la situation évoluer

aussi. Et il faut le dire, les Russes ont beaucoup plus de ressources et de capacités officielles dans ce domaine que les Ukrainiens. Personne ne devrait en douter. Et si on commence à voir apparaître une guerre sale de ce type — une guerre d'assassinats et d'exécutions extrajudiciaires —, rien ne dit qu'elle restera limitée à l'Ukraine. Elle pourrait très bien s'étendre à l'Europe, où beaucoup de ces personnes se trouvent probablement, et tout cela pourrait commencer à se jouer dans bien d'autres endroits aussi.

Et ça, ça va être vraiment, vraiment inconfortable pour nous. Je me souviens de la façon dont l'Europe est devenue, dans les années soixante-dix, le théâtre d'une sale guerre entre Palestiniens et Israéliens, avec des attentats, des assassinats, des morts, tout ça. Et c'était très difficile pour les gouvernements européens, qui devaient voir tout cela se dérouler sur leur propre territoire. Il y a eu, comme vous vous en souvenez sûrement, une énorme perturbation des Jeux olympiques de Munich en mille neuf cent soixante-douze, par exemple. Mais les acteurs de ce nouveau jeu seront bien plus puissants. On ne parle pas ici d'Israéliens et de Palestiniens. On parle de Russes et d'une superpuissance, ou du moins d'une grande puissance, d'un côté. Et si, au bout du compte, les Américains s'en mêlent aussi, eh bien, vous pouvez imaginer à quel point la situation pourrait vite devenir désagréable et dangereuse.

#Glenn

Bien sûr, il y a aussi différentes technologies en jeu. Avec les drones, je veux dire... je me demande souvent, quand on voit toute cette guerre par drones, comment ça va changer le terrorisme, par exemple. Le terrorisme par drone, ça va... enfin, ça va tout changer. Je veux dire, ça va devenir tellement facile de mener des attaques à partir de maintenant. C'est un peu effrayant. Regardez, par exemple, l'assassinat du chef du renseignement en Ukraine, Rostem Fakriev... oui, j'ai remarqué qu'on n'a pas vu grand-chose de ce genre du côté russe. Mais sur l'évolution de la guerre, quand même... je veux dire, toi et moi, on est tous les deux Européens.

On sait bien qu'en Europe, il est obligatoire de faire semblant que l'Ukraine est en train de gagner. C'est ce qu'il faut répéter maintenant pour montrer notre loyauté envers nos pays. Si on reconnaît la réalité sur le terrain, à savoir qu'en fait, ils ne gagnent pas, alors c'est tout de suite considéré comme un discours pro-russe. Et, évidemment, on se fait aussi salir pour ça. Les taux de pertes, d'ailleurs, peuvent se mesurer, dans une certaine mesure, par les échanges de soldats morts. On constate que, pour environ mille Ukrainiens, il y a une cinquantaine de Russes. Donc, clairement, quelque chose ne va pas.

On peut aussi dire que, oui, ce sont ceux qui avancent sur le champ de bataille qui ramassent les corps. Mais en même temps, on nous dit que les Ukrainiens reprennent leur territoire. Donc c'est très difficile à comprendre. J'essaie souvent de poser la question : comment tout ça peut-il avoir du sens ? Mais il y a une sorte de dissonance cognitive, et la plupart du temps, les gens se fâchent et

me disent que c'est un argument russe, alors que personne ne conteste vraiment les chiffres ni les faits. Du coup, c'est devenu très compliqué d'avoir des discussions sensées, ici en Europe. Alors ma question, c'est : comment voyez-vous l'évolution des lignes de front dans cette guerre d'usure ?

#Alexander Mercouris

Eh bien, tout d'abord, je voudrais dire que je comprends très bien votre point, votre frustration. Vous soulignez ces incohérences logiques, ces contradictions factuelles, et tout ce que vous obtenez en retour, c'est de la colère, souvent contenue, parfois ouverte. Vous avez tout à fait raison. Les gens ne veulent tout simplement pas affronter ces réalités. Et si on parle de la situation sur la ligne de front, eh bien, quiconque observe objectivement ce qui se passe peut le constater par lui-même. Les Russes sont maintenant aux portes de Kramatorsk, de Slaviansk, de toutes ces villes qui constituent la dernière ligne de défense dans le Donbass. Au-delà, apparemment, c'est surtout de la steppe à perte de vue, jusqu'à une ou deux grandes villes, et ensuite, le Dniepr lui-même.

Dans la région de Zaporijjia, où il y a eu beaucoup de mouvements sur la ligne de front, il faut bien dire que ces mouvements vont clairement en faveur des Russes. Et dans le nord-est de l'Ukraine, à Soumy et à Kharkiv... eh bien, comme vous l'avez aussi souligné, ces deux villes, Soumy et Kharkiv, sont désormais elles aussi menacées. Ce récit selon lequel l'Ukraine serait en train de gagner, que les Russes seraient en train de perdre, que les Ukrainiens reprendraient l'initiative, que les drones seraient en quelque sorte l'arme miracle qui va redonner l'avantage aux Ukrainiens... mais au fond, tout ce qu'on nous dit, c'est qu'il suffit de continuer à faire encore et encore la même chose.

Et cette fois, on nous dit que tout va bien se passer, parce qu'il y a eu une hausse de zéro virgule cinq pour cent du taux d'inflation, ou parce que la croissance a été un peu moins forte dans l'économie russe. Ces récits qu'on entend, ces illusions qu'on nous répète sans arrêt... ce n'est rien d'autre que des vœux pieux, des justifications inventées par ceux qui veulent simplement que la guerre continue. Et ce qu'ils font, en réalité, c'est préparer une défaite encore plus totale, encore plus désastreuse pour nous, que ce qu'elle aurait pu être autrement. Et bien sûr, pour revenir à votre remarque sur l'Ukraine, ce sera d'abord et avant tout plus désastreux pour l'Ukraine elle-même, ce pays que nous sommes censés défendre.

#Glenn

Non, c'est assez incroyable. C'est pour ça que ce concept de "pro-Ukraine", ou "soutenir l'Ukraine", ou "être aux côtés de l'Ukraine"... en fait, ils ne l'expliquent jamais vraiment. Ils lancent juste cette idée. Tout le monde a de l'empathie pour ce que l'Ukraine a traversé. Mais d'une certaine manière, si on s'approprie le contenu de ce que ce concept devrait vraiment signifier... eh bien, par exemple, si on veut être pro-ukrainien, il faudrait détourner le regard quand il y a ce recrutement brutal d'hommes, parce que ça pourrait affaiblir le soutien à la guerre. Il faudrait aussi soutenir le boycott de

la diplomatie, ignorer que la plupart des Ukrainiens veulent en réalité des négociations immédiates. Et ça aussi, ce serait "pro-ukrainien", parce que sinon, oui, on risquerait de saper le soutien à la guerre. Donc, ce sont des récits très étranges qu'ils ont construits.

Mais même s'il y a beaucoup de fausses informations et de récits qui prétendent que l'Ukraine est en train de gagner, il faut reconnaître que l'OTAN et l'Ukraine infligent de vraies difficultés à la Russie, surtout en Crimée. Il y a une crise du carburant, des attaques contre les infrastructures... C'est en train de devenir un énorme problème. Et bien sûr, chaque fois que les dirigeants européens et les médias célèbrent ces attaques, ils ne semblent pas comprendre que cela rend la situation très difficile pour la Russie, qui se retrouve pratiquement forcée de réagir de manière extrême. Alors, comment voyez-vous cet aspect de la guerre ? Parce que je posais la question : jusqu'où veut-on aller dans la réussite contre une superpuissance nucléaire ? La plus grande puissance nucléaire du monde a le sentiment que son existence même est menacée par cet objectif constant d'humilier Poutine. Personne ne semble vraiment discuter de la logique de tout ça, ni de savoir si, au fond, cela profite vraiment à l'Ukraine ou à l'OTAN.

#Alexander Mercouris

Je pense, encore une fois, que vous avez tout à fait raison. D'abord, c'est un vrai problème. La Crimée, en particulier, représente un très gros problème pour les Russes. Mais c'est un problème qu'ils finiront par surmonter. Je dis ça en me basant sur tout ce qu'on a vu depuis le début de la guerre. Nous avons créé des difficultés pour les Russes dans toutes sortes de domaines : dans leur économie intérieure, sur les champs de bataille avec les offensives ukrainiennes de deux mille vingt-deux et deux mille vingt-trois, et à travers bien d'autres actions menées à différents moments. Et la grande leçon, la seule vraiment solide qu'on tire de cette guerre, c'est que les Russes ont toujours les ressources, l'ingéniosité et la volonté nécessaires pour trouver des solutions. Donc oui, c'est un problème pour eux en Crimée, mais ils finiront, d'une manière ou d'une autre, par le surmonter.

La question, ce n'est pas de savoir si nous faisons souffrir les Russes. Évidemment que oui. La vraie question, c'est de savoir si cela suffit à les pousser à abandonner la guerre et leurs objectifs. Ou bien si, au contraire, cela va produire l'effet inverse : les rendre encore plus en colère, plus déterminés à aller jusqu'au bout, et à obtenir dans cette guerre un résultat qui pourrait être moins favorable, voire mauvais, pour nous. Moi, je dirais clairement que c'est la deuxième option. On peut faire mal aux Russes, mais on ne peut pas les mettre hors jeu. C'est une autre leçon de fer que cette guerre nous a apprise. Donc, ce que nous faisons avec ces attaques, c'est que, oui, nous leur compliquons la vie. Mais au final, nous allons rendre la nôtre plus difficile, et celle des Ukrainiens, bien pire encore.

Il y a un autre point que vous avez soulevé, et il est important. C'est qu'évidemment, provoquer sans cesse une puissance nucléaire n'a jamais été une bonne idée. À l'époque de la guerre froide, tout le monde le comprenait parfaitement. Nous avons tous les deux vécu cette période, je m'en souviens très bien. Je ne me rappelle pas une seule situation où l'une des deux superpuissances aurait mené ce genre d'attaques contre l'autre. Aujourd'hui, on le fait tout le temps. On en est arrivé

à penser qu'on peut frapper la superpuissance russe sans arrêt, sans jamais provoquer de réaction. Et ce qu'on oublie, encore une fois, c'est qu'il faut toute la détermination et toute l'autorité du président Poutine pour maintenir cette discipline et cette retenue du côté russe. Et ça, ce n'est pas quelque chose dont on peut se permettre de croire qu'il en sera toujours ainsi.

#Glenn

Je suis convaincu que si Poutine n'avait pas été là, si un autre dirigeant avait représenté la Russie, le pays serait sans doute bien plus agressif, et l'Europe serait aujourd'hui un endroit beaucoup plus dangereux. Alors, je ne comprends pas très bien pourquoi il y a une telle volonté de vouloir l'humilier, de le mettre de côté dès qu'on entend dire que Poutine perd du soutien. Pourtant, il bénéficie encore d'un appui que peu de dirigeants européens peuvent revendiquer. Mais malgré tout, qu'est-ce qu'ils pensent exactement qui va remplacer Poutine ? L'idée que sa guerre lente serait remplacée par une capitulation ? Ou bien que cette guerre lente serait remplacée par une riposte massive, y compris contre des pays européens qui misent sur le fait que les États-Unis ne viendront pas à leur secours ?

Je trouve ça tout simplement insensé. Mais c'est une question sur l'Europe. Comment comprendre les dirigeants aujourd'hui ? Parce que si on remonte un peu en arrière... si quelqu'un m'avait dit, il y a dix ans, qu'on allait tirer des missiles directement sur la Russie depuis notre propre territoire, avec nos armes, que nos stratèges militaires allaient se vanter ouvertement de notre participation, que nos sous-traitants, nos agents de renseignement et nos responsables politiques allaient se vanter d'apporter la guerre en Russie... eh bien, on en est là. On a des gens, comme le président de la Finlande, qui disent à tout le monde que la seule façon de gagner la guerre, c'est de tuer plus de Russes.

Je veux dire, on est bien au-delà de tout ce qu'on a connu. Oubliez la guerre froide. Même il y a dix ans, tout ça aurait été impensable. Il y a cinq ans encore, c'était impensable. Et maintenant, on voit les Allemands vouloir prendre la tête de la campagne contre la Russie. Ils veulent devenir la première puissance militaire d'Europe. Franchement, tout ça s'est passé très vite. Et ils ne parlent que de guerre. Il faut vraiment insister là-dessus. Les Européens ne parlent toujours pas avec la Russie. Alors, comment expliquer ce qui se passe en Europe ? Parce que, honnêtement, je ne reconnais plus ma propre société. C'est devenu un endroit très sombre, je dirais.

#Alexander Mercouris

Je dirais exactement la même chose à propos du Royaume-Uni. C'est devenu vraiment, vraiment difficile de parler de ces sujets. Et l'une des raisons pour lesquelles on a ce schéma constant d'escalade, c'est que les débats internes, ceux qui devraient avoir lieu, n'ont jamais lieu. Parce que tout débat est étouffé. Si quelqu'un ose dire : « Attendez, est-ce vraiment une bonne idée de mener des frappes de missiles sur le territoire de la plus grande puissance nucléaire du monde ? »

Eh bien, encore une fois, dès que vous dites ça, on vous répond que c'est un argument de Poutine, on vous accuse de défaitisme, ou pire encore, d'être carrément du côté des Russes. L'élan, l'avantage, l'avantage rhétorique, est toujours du côté de ceux qui prônent l'escalade. L'avantage politique aussi, d'ailleurs, est toujours du côté de ceux qui prônent l'escalade. Et c'est une situation vraiment, vraiment dangereuse. Et c'est une situation que nous avons créée nous-mêmes. Parce qu'au-delà du fait qu'on ne peut plus parler avec les Russes, on n'arrive même plus à parler intelligemment entre nous. Et c'est bien là le vrai problème.

#Glenn

Non, ça, c'est un des plus grands chocs pour moi. J'ai toujours pensé que si on entrait dans un conflit comme celui-là, au moins, on aurait une discussion rationnelle, et qu'on prendrait des décisions rationnelles. Mais je crois que là encore, il y a une sorte de faille dans la façon dont on imaginait la fin de l'après-Guerre froide. C'était censé être l'ère de l'hégémonie collective, ou de l'hégémonie libérale. Je me souviens que Charles Krauthammer avait écrit un article en mille neuf cent quatre-vingt-dix, je crois, sur le « moment unipolaire ». L'idée, c'était que nous dominerions le monde tant que la répartition du pouvoir le permettrait. Et qu'une fois que cette répartition changerait, qu'on passerait à un monde multipolaire, eh bien, on l'accepterait. Mais je pense que personne n'avait prévu qu'on verrait émerger, pendant trente ans, une nouvelle classe politique complètement imprégnée de cette idéologie selon laquelle notre domination est la seule source de paix. Et qu'on préférerait la guerre plutôt que d'accepter une nouvelle répartition du pouvoir. Donc, oui, la disparition de toute rationalité, ça m'a vraiment surpris, surtout à la vitesse où c'est arrivé.

#Alexander Mercouris

Je pense que vous avez tout à fait raison sur ce point. D'ailleurs, vous avez déjà beaucoup analysé tout cela dans vos différents livres, que vous avez écrits, et qui, soit dit en passant, seraient très utiles à lire pour beaucoup de gens. Je me souviens d'un de vos ouvrages où vous montriez l'extraordinaire arrogance avec laquelle les responsables occidentaux, aussi bien européens qu'américains, traitaient leurs homologues russes. Ils refusaient systématiquement de reconnaître que les Russes pouvaient avoir la moindre préoccupation légitime en matière de sécurité, et appliquaient sans cesse ce que vous appeliez des tactiques du salami contre eux. Donc oui, nous nous sommes mis nous-mêmes dans cette situation, nous nous y sommes enfermés, et il est très difficile d'imaginer comment, à moins d'une crise majeure ou d'une véritable défaite sous une forme ou une autre, nous pourrions en être secoués.

Ce que je dirais, c'est que, même si l'opposition à la guerre en Europe n'est ni très organisée ni très bien exprimée, elle existe quand même. En Allemagne, il est quasiment impossible de trouver des gens prêts à s'engager dans l'armée pour aller combattre la Russie en ce moment. J'ai lu qu'environ deux cent mille jeunes avaient été contactés, invités à s'enrôler, et que seulement cinq cents avaient accepté. Vous voyez le tableau. Au Royaume-Uni, j'entends la même chose : en réalité, les taux de recrutement dans l'armée baissent, au lieu d'augmenter. Donc, il n'y a pas un grand enthousiasme

dans les populations européennes pour cette grande initiative, cette sorte de duel, de guerre avec les Russes. Mais bien sûr, les dirigeants politiques, eux, ont fermé le dialogue et le débat entre eux. Et vous parliez tout à l'heure de la difficulté d'expliquer aux gens les incohérences factuelles et les illogismes qu'ils avancent.

L'une des raisons pour lesquelles ces idées persistent, c'est que les gens peuvent parler des Russes comme d'une puissance énorme et menaçante, tout en disant en même temps qu'ils sont en train de perdre la guerre en Ukraine. Les deux à la fois. Et ça, c'est justement parce qu'on n'a plus vraiment de débats en Occident, du moins en Europe. Aux États-Unis, c'est un peu différent. Je pense que les Américains ont davantage conscience que tout ça n'a plus grand-chose de rationnel. Et j'ai aussi le sentiment que, même si Trump s'est sans doute, dans une certaine mesure, un peu repositionné récemment sur la question de l'Ukraine, quand on lit les médias américains, on sent bien qu'une partie de la ferveur autour de cette guerre s'est éteinte, du point de vue américain. Ils ont vu que l'effort avait été tenté, qu'il avait échoué. Et maintenant, ils passent à autre chose.

#Glenn

Laissez-moi poser une dernière question. Beaucoup de gens partent du principe que la guerre pourrait prendre fin une fois que les dirigeants européens qui la soutiennent commenceront à être battus dans les urnes. Et c'est vrai, c'est un des problèmes qu'on a aujourd'hui en Europe. Enfin, pas forcément un problème... ça pourrait même être une solution. Je parle de cette impopularité massive, de ces gouvernements impopulaires qu'on voit un peu partout sur le continent. Je le dis souvent : au moins, les Britanniques, les Français et les Allemands ont une vraie opposition. En Scandinavie, tout le monde suit plus ou moins la ligne du gouvernement. Mais dans ces trois grands pays européens — le Royaume-Uni, la France et l'Allemagne — les dirigeants sont extrêmement impopulaires, et une opposition très forte est en train de grandir. Mais encore une fois, tout ça repose sur l'idée que, au fond, ce qui compte, c'est de savoir qui est assis sur le trône. Parce que, dans votre cas, au Royaume-Uni, Starmer a maintenant démissionné. Mais est-ce que ça change vraiment quelque chose, selon vous, de savoir qui le remplace ?

#Alexander Mercouris

Non, je veux dire, pour l'instant, rien n'indique qu'on va voir le moindre changement de politique de la part du nouveau Premier ministre, qui sera presque certainement Andy Burnham. Les gens parlent souvent de cette rotation permanente des Premiers ministres. Ils rappellent qu'on en a eu six au cours des dix dernières années. Mais on oublie presque toujours de dire que quatre d'entre eux ont été contraints de partir depuis deux mille vingt-deux. Autrement dit, cette rotation s'est en fait accélérée à cause du conflit en Ukraine et des énormes coûts économiques que le Royaume-Uni subit à cause de cette guerre. Personne n'en parle. Et au final, on se retrouve simplement avec un Premier ministre qui en remplace un autre, en poursuivant exactement la même politique vis-à-vis de la Russie.

Et le résultat, c'est que la situation économique continue de se dégrader. Le Premier ministre devient impopulaire. Mais tout ce qui se passe, c'est que le système politique fait émerger quelqu'un d'autre qui fait exactement la même chose. Et la rotation continue, et ça empire. J'ai bien peur que ce soit le même problème partout en Europe. Oui, il y a de l'opposition. Il y a des partis en Allemagne, en Italie, en France, qui montrent clairement qu'ils veulent changer de cap. Mais le problème auquel ils se heurtent toujours, c'est que non seulement l'establishment politique est profondément attaché à sa politique actuelle, mais en plus, comme il considère que quiconque remet cette politique en cause est pro-russe et, au fond, traître à la nation, ses scrupules à agir contre ceux qui défendent d'autres options semblent disparaître. On a même vu des élections annulées en Roumanie.

Des choses extraordinaires se sont produites lors des élections en Moldavie et en Arménie. On a aussi vu des choses très étranges se passer en Autriche. Tôt ou tard, ça va commencer à arriver dans les grands États européens aussi. Je sais que c'est quelque chose que beaucoup de gens ont du mal à accepter. Mais la leçon, implacable, c'est que quand on exporte ce genre de pratiques, elles finissent toujours par revenir. Et on va les voir en Europe aussi, dans les grands pays d'Europe. Personnellement, je suis assez peu convaincu qu'on va voir un grand changement venir de ces partis d'opposition, du moins à court terme. Et nous sommes en plein milieu d'une crise qui se joue justement à court terme. Dans cinq ans, dans dix ans, ce sera peut-être différent. Mais ce dont on a besoin, c'est d'un changement maintenant.

#Glenn

Oui, eh bien, je regarde souvent l'exemple américain, la façon dont Trump, tu sais, s'est présenté contre l'establishment. Plus de guerres. Il disait : je vais mettre fin à la guerre en Ukraine. Et voilà. J'ai l'impression que, peu importe qui est à la Maison-Blanche, une grande partie des politiques reste la même. Je peux juste finir ?

#Alexander Mercouris

Dernier point. Je dois faire très attention à ce que je dis maintenant, parce que je parle de quelque chose qu'on m'a confié, par quelqu'un qui a travaillé au tout, tout plus haut niveau du gouvernement britannique. Mais l'un de ces quatre Premiers ministres — je ne dirai pas lequel, même si ce n'est pas très difficile à deviner —, qui a perdu son poste au cours des quatre années depuis deux mille vingt-deux, est arrivé au pouvoir, apparemment devenu Premier ministre, en disant que cette politique vis-à-vis de la Russie n'était pas tenable et qu'il fallait la changer. Et apparemment, très vite, cette personne a compris que si elle essayait vraiment de modifier cette politique, elle ne resterait pas Premier ministre bien longtemps.

#Glenn

En Italie, on dit, enfin, on parle de Meloni comme, vous savez, avant et après les élections, où tout le monde doit, en gros, rentrer dans le rang.

#Alexander Mercouris

Exactement. Oui.

#Glenn

En tout cas, merci beaucoup. C'est toujours un vrai plaisir.

#Alexander Mercouris

Merci. Merci, Glenn Diesen.